LÉVI-STRAUSS, ENTRE MONTAIGNE ET ROUSSEAU

› **Robert Kopp**

Souvent, l'itinéraire de Claude Lévi-Strauss a été dessiné – très schématiquement – comme un cheminement qui l'aurait conduit de l'irénisme de Rousseau au scepticisme désenchanté de Montaigne. De Rousseau qui, un des premiers, voulait démêler ce qu'il y a d'originaire et ce qu'il y a d'artificiel dans la nature actuelle de l'homme, à Montaigne se livrant à une critique ravageuse de tout mode de connaissance rationnelle (1). Un itinéraire jalonné par les textes majeurs que sont « Un petit verre de rhum », trente-huitième chapitre de la neuvième partie de *Tristes Tropiques*, en 1955, « Jean-Jacques Rousseau, fondateur des sciences de l'homme », discours prononcé à Genève lors du 250e anniversaire de la naissance de Rousseau, en 1962, et repris dans *Anthropologie structurale deux*, en 1973, et « En relisant Montaigne », dix-huitième chapitre d'*Histoire de Lynx*, en 1991.

Qui ne connaît la fameuse apostrophe dans *Tristes Tropiques* ? « Rousseau, notre maître, Rousseau, notre frère, envers qui nous avons montré tant d'ingratitude, mais à qui chaque page de ce livre aurait pu être dédiée si l'hommage n'eût pas été indigne de sa grande mémoire. (2) » Elle place le livre tout entier sous l'égide du citoyen de Genève. En effet, Rousseau, « le plus ethnographe des philosophes », a fourni à Lévi-Strauss un sujet et une méthode : l'étude de ce qu'est l'homme, dans le passé et dans le présent, et la détermination de ses invariants par comparaison de ses différences. C'est dans une longue note du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité* que Lévi-Strauss trouve formulé ce qui ressemble par avance au programme de l'ethnologue. S'étonnant que les innombrables voyageurs qui sillonnent le monde ne rapportent de leurs périples que des descriptions concernant la faune, la flore, le climat, Rousseau s'écrie :

Robert Kopp est professeur à l'université de Bâle. Derniers ouvrages publiés : *Un siècle de Goncourt* (Gallimard, 2012), *L'Œil de Baudelaire* (avec Jérôme Farigoule *et alii,* Paris-Musées, 2016).
› robert.kopp@unibas.ch

> « J'ai peine à concevoir comment dans un Siècle où l'on se pique de belles connoissances, il ne se trouve pas deux hommes bien unis, riches, l'un en argent, l'autre en génie, tous deux aimant la gloire et aspirant à l'immortalité, dont l'un sacrifie vingt mille écus de son bien et l'autre dix ans de sa vie à un célèbre voyage autour du monde ; pour y étudier, non toujours des pierres et des plantes, mais une fois les hommes et les mœurs, et qui, après tant de siècles employés à mesurer et considérer la maison, s'avisent enfin d'en vouloir connoître les habitants. »

Et d'ajouter :

> « Toute la terre est couverte de Nations dont nous ne connoissons que les noms, et nous nous mêlons de juger le genre humain ! Supposons un Montesquieu,

> un Buffon, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac, ou des hommes de cette trempe, voyageant pour instruire leurs compatriotes, observant et décrivant comme ils savent faire, la Turquie, l'Égypte, la Barbarie, l'Empire du Maroc, la Guinée, le pays des Caffres, l'intérieur de l'Afrique et ses côtes Orientales, les Malabares, le Mogol, les rives du Gange, les royaumes de Siam, de Pegu et d'Ava, la Chine, la Tartarie, et surtout le Japon ; puis dans l'autre hémisphère le Mexique, le Pérou, le Chili, les terres Magellaniques, sans oublier les Patagons vrais ou faux, le Tucuman, le Paraguai, s'il était possible le Brézil, enfin les Caraïbes, la Floride et toutes les contrées sauvages ; voyage le plus important de tous et qu'il faudrait faire avec le plus de soin. Supposons que ces nouveaux Hercules, de retour de ces courses mémorables, fissent ensuite à loisir l'histoire naturelle, morale et politique de ce qu'ils auroient vu, nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau de dessous leur plume, et nous apprendrions ainsi à connoître le nôtre. (3) »

Lévi-Strauss voit dans cette note l'esquisse du programme et des méthodes de l'ethnologie moderne. Car, « quand on veut étudier les hommes – dit encore Rousseau dans l'*Essai sur l'origine des langues* –, il faut regarder près de soi ; mais pour étudier l'homme, il faut apprendre à porter sa vue au loin ; il faut d'abord étudier les différences pour découvrir les propriétés ». Et Lévi-Strauss de pointer le double paradoxe qui est celui de Rousseau : préconisant l'étude des hommes les plus lointains, il n'a lui-même, toute sa vie, cessé de ne scruter qu'un seul homme, c'est-à-dire lui-même, et, dans toute son œuvre, la volonté d'identification à l'autre va de pair avec le refus de l'identification à soi. C'est précisément dans cette situation que se trouve l'ethnologue qu'est Lévi-Strauss : ce n'est qu'au prix d'un décentrement, en devenant un « il », qu'il peut comprendre l'autre comme un « je ». Mais ce décentrement n'est jamais complet : l'ethnologue est à la fois derrière la caméra et devant elle.

Rousseau, on le sait, refuse l'évidence du *cogito* de Descartes et Lévi-Strauss le suit sur ce point. Il lui paraît impossible de passer de l'intériorité d'un homme à l'extériorité du monde sans voir qu'entre les deux se placent des sociétés, des civilisations, des morales. Rousseau ne sépare pas l'âme du corps, ni le matériel du spirituel. Il ne sépare pas non plus radicalement l'homme de l'animal, sans pour autant postuler une continuité.

C'est sur ce dernier point que Montaigne est sans doute allé plus loin que Rousseau, et Lévi-Strauss le relève dans sa relecture de Montaigne dans *Histoire de Lynx*. Se focalisant sur l'« Apologie de Raimond Sebond », il en propose une lecture plus radicale que ne le font la plupart des spécialistes de Montaigne. Une lecture pyrrhonienne, en quelque sorte. Aucun auteur de la Renaissance n'a autant fustigé la présomption de l'homme, n'a osé dire qu'il y avait plus de différence entre un idiot et un homme intelligent qu'entre un idiot et un animal. Aucun autre auteur n'a été ébranlé autant que lui par les grandes découvertes, qui ont confronté l'humanité avec l'autre moitié d'elle-même. Et de regretter que ces découvertes n'aient pas été faites au temps de l'Antiquité, ce qui aurait permis une rencontre autrement fructueuse entre les grandes civilisations précolombiennes et les civilisations gréco-latines promues désormais comme modèle indépassable.

Non seulement Montaigne prône un relativisme culturel intégral, il met aussi en doute jusqu'à nos possibilités de connaissance. Plus notre savoir progresse, plus nous comprenons qu'il ne peut aboutir. Son scepticisme n'a pas de limites. D'ailleurs, « nous n'avons aucune communication à l'être ». Phrase que Lévi-Strauss aime à rappeler. Pourtant, « l'homme trouve des satisfactions sensibles à vivre comme si la vie avait un sens, bien que la sincérité intellectuelle assure qu'il n'en est rien (4) ». Il adoptera donc une sorte de morale provisoire qui peut prendre la forme d'un certain conservatisme.

À ces textes, essentiels, Emmanuel Désveaux vient d'en ajouter deux autres, restés inédits jusqu'il y a peu de temps, et qui apportent plus que de simples corrections à cet itinéraire présumé menant de Rousseau à Montaigne. Il s'agit de la transcription de deux confé-

rences que Lévi-Strauss a tenues aux deux extrémités de sa carrière, en 1937 et en 1992, et dont la transcription a paru en 2016 (5). Ces textes montrent que Lévi-Strauss n'est pas passé de Rousseau à Montaigne, mais qu'il a constamment dialogué avec les deux, tout au long de sa carrière, et qu'il les a mis dans un rapport dialectique.

Nous sommes tous des cannibales

Après deux années d'enseignement de la philosophie au lycée de Mont-de-Marsan et à celui de Laon, en 1932 et 1933, Lévi-Strauss, jeune agrégé de philosophie et militant socialiste, se voit proposer un poste en sociologie à la toute nouvelle université de São Paulo, que la France soutient activement par des échanges d'enseignants. C'est ainsi qu'il se trouve être, dès mars 1935, le collègue de l'historien Fernand Braudel, du géographe Pierre Monbeig, du philosophe Jean Maugüé. Mais, comme il le raconte dans *Tristes Tropiques*, il bifurque très vite vers l'ethnographie, cette science encore en devenir en France, alors qu'elle est déjà largement établie dans les pays anglo-saxons et en Allemagne. L'été de la même année, il fait une première excursion dans la réserve des Indiens kaingang, au sud de Londrina, suivie, de novembre à mars de l'année suivante, d'une expédition chez les Indiens caduveo et bororo. De retour à Paris pour quelques semaines au début de 1937, Lévi-Strauss expose à la galerie Georges Wildenstein les objets rapportés des Indiens du Mato Grosso et fait plusieurs conférences au Muséum national d'histoire naturelle. Il en fait aussi une, le 29 janvier, au Centre confédéral d'éducation ouvrière – une émanation de la CGT –, destiné à la formation permanente des cadres syndicaux. Il choisit comme sujet « Une science révolutionnaire : l'éthographie ». Son but : montrer que, bien qu'en ayant provisoirement quitté la France pour se tourner vers d'autres horizons, il n'a pas pour autant renoncé à son engagement politique. La connaissance des autres va de pair avec la critique de notre propre société, comme le montrent Montaigne – déjà – parlant des sauvages de l'Amérique du Sud, ou les philosophes du XVIIIe siècle évoquant les Indiens de l'Amérique du

Nord. Même la Révolution russe aurait stimulé, « dans ses premières années », le développement des études ethnographiques. Et de souligner ce paradoxe qui fait de l'ethnographe un progressiste dans son pays et un conservateur sur le terrain, puisqu'il ne peut que souhaiter que soient préservées les sociétés qu'il étudie.

Quant à ces sociétés dites « primitives », Lévi-Strauss tient à souligner qu'elles ne le sont pas plus que nous, qu'elles n'obéissent aucunement à un schéma évolutif qui permettrait de croire qu'elles vont rattraper un quelconque retard : « Ce qui fait des sociétés primitives des sociétés à part, c'est que ce sont des sociétés plus simples que les nôtres, ce qui ne veut pas dire plus arriérées ou moins perfectionnées. (6) » L'idée de relativisme culturel est donc présente dès les tout premiers textes de Lévi-Strauss, ainsi que son opposition à l'évolutionnisme et sa conviction qu'il existe différents terrains culturels qui se diffusent diversement à travers l'espace.

Le second texte, « Retour à Montaigne », est la transcription d'une causerie donnée, selon toute vraisemblance, le 9 avril 1992, devant le Comité protestant d'éthique de la Faculté de médecine de Paris. Il s'agit d'une mise en perspective de trois essais de Montaigne, « Des cannibales » (7), consacré aux Indiens des plaines, « Des coches », consacré aux hautes cultures du Mexique et du Pérou, encadrant une réflexion de philosophie politique, « De la coutume et de ne changer aisément une loi reçue ». Une nouvelle fois, Lévi-Strauss met en avant certaines des intuitions de Montaigne, dont celle que l'âge de pierre a été un âge d'abondance. Ainsi que l'idée qu'il faille comprendre les sociétés comme des ensembles cohérents, dont il est difficile de changer un élément sans mettre en péril le tout. Ce qui ferait de lui un fonctionnaliste, voire un structuraliste en anthropologie. Mais, surtout, Lévi-Strauss revient sur les sources utilisées par Montaigne, André Thevet et ses *Singularités de la France antarctique* (1557), et Jean de Léry et son *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil* (1578), le compilateur catholique, qui avait accompagné Villegagnon au Brésil, en 1555, et le protestant, envoyé par Calvin dans le cadre de la mission genevoise auprès de Villegagnon en proie à des doutes en matière de religion. Si Montaigne a pu consulter le texte de Thevet, il n'est pas

absolument certain qu'il ait eu une connaissance directe de celui de Léry. Toutefois, Lévi-Strauss relève plusieurs indices concordants qui montrent que l'auteur des *Essais* semble se méfier des affabulations de Thevet et incline à faire davantage confiance à des informateurs dont il a pu vérifier la sincérité. Cette sincérité dont ne cesse de se réclamer Rousseau, l'autre Genevois. C'est à Léry que va également la préférence de Lévi-Strauss, qui le crédite d'avoir réussi à se mettre « dans la peau des Indiens » (8), donc de s'être comporté en véritable ethnographe. Aussi Léry figure-t-il parmi les initiateurs de Lévi-Strauss auxquels l'ethnographe rend déjà hommage dans *Tristes Tropiques*.

Comme le fait remarquer Emmanuel Désveaux, ce retour aux sources de Montaigne permet à Lévi-Strauss d'articuler deux formes différentes de l'altérité, « une altérité de curiosité, qui enrichit l'être que nous sommes, et l'altérité foncière, nécessaire à l'échange, qui, elle, résulte d'un renoncement et qui crée le lien social fondamental ». Montaigne illustre la première, Rousseau la seconde. Lévi-Strauss ne cesse d'aller de l'un à l'autre.

1. Ainsi par Emmanuel Désveaux, « Un itinéraire de Lévi-Strauss. De Rousseau à Montaigne », *Critique*, n° 540, mai 1992, repris dans Emmanuel Désveaux, *Au-delà du structuralisme. Six méditations sur Claude Lévi-Strauss*, Éditions Complexe, 2008. Mais c'est le même auteur qui, le premier, a apporté à sa thèse l'importante correction dont il sera question par la suite.
2. *Tristes Tropiques*, 9e partie, chapitre xxxviii, in Claude Lévi-Strauss, *Œuvres*, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 2008, p. 418.
3. Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*, in *Œuvres complètes*, tome III, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1964, pp. 213-214.
4. Claude Lévi-Strauss, *Histoire de Lynx*, chapitre xviii, in *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1451.
5. Claude Lévi-Strauss, *De Montaigne à Montaigne*, édition établie et présentée par Emmanuel Désveaux, Éditions EHESS, 2016.
6. *Idem*, p. 43.
7. Dans *Nous sommes tous des cannibales* (version française au Seuil, en 2013), dernier recueil d'articles de Claude Lévi-Strauss donnés à l'origine à *La Repubblica*, l'ethnologue dit une nouvelle fois le rôle fondateur qu'a joué le célèbre essai de Montaigne.
8. Voir l'entretien de Claude Lévi-Strauss avec Dominique-Antoine Grisoni, « Sur Jean de Léry », dans la réédition de l'*Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil* par Frank Lestringant, Le Livre de Poche, 1994.